

Au théâtre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224428>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron
Lausanne

III

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

III

ANNONCES :

Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.

PAR LE BON COTE

J'ENTENDS partout des originaux se plaindre de l'hiver. C'est une saison comme une autre pourtant et je vous assure que les négociants en bois et en charbons, que les marchands de pastilles contre les bronchites, ne s'en plaignent pas. Si l'hiver n'existait pas, je trouve qu'il faudrait l'inventer.

Entendons-nous, je parle de l'hiver raisonnable, souriant, aimable même et non pas de cette bête féroce déchaînée qui vous crache du grésil au visage, qui vous envoie des bourrasques de neige dans les yeux, qui vous donne l'onglée et qui vous met à perpétuité une goutte au bout du nez. En toute chose, il faut de la modération.

Pour moi, toutes les saisons ont leur agrément. L'été, je me rends au jardin, je m'assieds sur l'herbe et je regarde avec attendrissement s'épanouir les cornichons. J'écoute un oiseau qui s'égosille sur l'arbre voisin. Tout en chassant les taons qui me harcèlent et en épongeant avec mon mouchoir mon front qui ruisselle, de temps en temps, je me rends à la source voisine, et je bois à perdre haleine, pour essayer d'éteindre la soif qui me dévore. Je prends chaque jour plusieurs cachets contre la migraine. L'été est gonflant. Quand je rentre le soir, après douze heures de plein air, je suis content. L'hiver, je n'ai pas les mêmes distractions, mais j'en trouve d'autres. D'abord, chaque jour, en ouvrant ma fenêtre, le matin, j'interroge mon thermomètre. Quand il est au-dessous de zéro, je fais B... ! et je me refourre vivement dans mon lit. Cela m'a fait déjà une petite surprise. Si je suis obligé de sortir, il est rare qu'il n'y ait pas de verglas. Je glisse et je ramasse des bûches, ce qui fait rire les passants; mais, un peu plus loin, ce sont les passants qui culbutent, et c'est mon tour de rigoler. J'ai d'autres divertissements. Quand j'ai l'onglée, par exemple, je souffle sur mes doigts pour les réchauffer, c'est très amusant. Quand j'ai les pieds glacés, je bats la semelle, c'est du sport. Mais la plus intéressante de toutes les réjouissances de l'hiver, c'est, sans contredit, le rhume. Quand on a la chance d'en avoir pigé un bon, pas besoin de chercher d'autres occupations. On éternue, on tousse, en se mouche sans arrêt, c'est tordant. Ce qui est encore plus roulant, c'est de former un chœur, quand plusieurs membres de la famille ou plusieurs amis sont enrhumés en même temps. On désigne un chef d'orchestre qui donne le signal et tous les exécutants éternuent à la fois. Puis ils font des tierces, des quarts, des quintes de toux, en sourdine, en mineur, en majeur, lacrymalendo ou rigolendo. Et pendant ce temps-là, l'hiver se passe en douce.

Prosper.

Au théâtre. — Ah, mon Dieu ! monsieur, je me suis assise sur votre lorgnette. — Rassurez-vous, madame, elle en a vu bien d'autres.



LO MONSU DAI VOTE ET CREBLIET

O sède que — lài a dza quauque temps — lài a zu dâi vôte dein tot lo paï, mîmameint dein tota la Suisse. L'étâi po savâi se lè pipatson dèvetrant payî on impoût su lo tabac, cliquâ à fougâ, cliquâ à chiquâ, cliquâ à nicliâ, su lè cigare âo bin lè cigarette. Ein a que desant : oï. Dâi z'autro repliquâvant : na, que, ma fâi, lo paï ètâi quasû ein tsecagne. L'étâi tot parâi quemet dein dâi z'ontô que l'hommo dit onna raison dinse, la fenna onn' autra. P'on tirâ à otta, l'autra à io, quemet lè tseuau d'appliâ et tot cein fine pè dâi trevougne.

Adan, po lào z'espliquâ cein à tsavon, l'ant einvouyî dâi monsu de pè la vella po dere l'évangile âi citoyen. Seulement, cliâo monsu n'étant pas d'accôo. Ein vegnâi ion que lào desâi dinse :

— Chers concitoilliens, vo faut pas avâi pouâre de votâ oï, po que lè pipatson l'aussant oquie à payî po clli l'impôit dâo tabac. Cein vâo baillî on moui de batse : dâi million que d'iant cliâo que savant comptâ prâo llicin. Et avoué clli l'erdzeint on porrâ baillî à tî lè vilhio onna galèza capita avoué prâo pan po molhî sa soupa, et on bocoon de piquetta po lè demeindze de coumenion. Lè dza oquie et vaut mî que rein. Votâ oï, et pu lè bon.

Et lè dzein voliâvant votâ oï. Mâ quauque dzo aprî, revaitcè on autro monsu que lè vegnâ baillî dâi z'autre z'esplacachon.

— Chers concitoilliens, que lào z'a de, n'aussî pas pouâre de votâ na. Na, lè lo meillâo. Peinsâ-vo vâi ! Lo tabac l'è dza à n'on prix de fou. Se lo faut payî pè tchè, l'è atant qu'on no robe. No praignant dza tote lè libèrtâ. Sarâi onna vergogne que no laissèyant pas cliquâ et qu'on sâi dobedzi de dèteinèdre noutrè chète-moque, du que lo tabac coterâi lè get de la tita.

Lâi avâi dèvant lo monsu on certain coo qu'on lâi desâi Crebliet. L'étâi pllièci pè sa coumouna et n'avâi pas soveint sa bossèta que lâi pèsâve trâo fè su la coussè. Cein lo gravâve pas de fougâ tota la sacrè dzornâ, et onn' affère de tabac que l'impouèsenâve. Iô pregnâi-te l'erdzeint ?

Crebliet l'étâi dan setâ âo pemî banc et tourdzève son bruleau ein faseint état d'accutâ. Po mî fère comprendre son aleggion, lo monsu lâi fâ dinse :

— Justameint, vo : clli monsu à la roulière dzauna.

Lè dzein l'ant coumeincî à bramâ : « Crebliet ! Crebliet ! »

— Eh bin ! monsu Crebliet ! du que l'è dinse que vo z'âi à nom, que repreind lo monsu. Vo fougâde tî lè dzo quauque pipâie. Eh bin ! cein vo fara on rido impoût rein que su la fougâre.

— Cein vâo rein mî fère déplie, que rebri-que Crebliet.

— Que cha, ma fâi ! Accutâ-vâi po bin comprendre. Su tote lè pipâie, vo dussâ payî oquie, se vo votâ oï. Compreinde-vo pas ?

— Vu rein payî dè pllie, que repond Crebliet !

— Crâio que vo compreinde pas à tsavon. Accutâde. M'èin vé recoumeincî. Su têtû assebin. Vo payâde...

— Rein dâo tot, so repond l'è père Crebliet. Vu rein payî dè pllie. N'è pas dâo tabac que ie fonmo, l'è de la folhie de nohyère chète !

Marc à Louis.

Silhouettes de chez nous.

MONSIEUR LE PASTEUR

L habite le plus beau bâtiment du village, cette cure aux contrevents flamboyants de vert et de blanc qui se dissimule derrière un grand tilleul, un ormeau ou deux platanes.

Tandis qu'on entre tout droit chez le pintier pour boire ses trois décis ou chez l'épicier pour acheter un kilo de sucre, il faut pas mal de marches et de contremarches pour pénétrer chez le pasteur. C'est parfois aussi compliqué que de s'introduire dans une ambassade. Aller chez le syndic est une simple affaire : on s'enfoncé dans un long corridor aboutissant à la cuisine et là, on y est ! Le syndic, aux heures des repas, est assis au bout de la table. Si, par hasard, il est absent, sa femme vous reçoit sans façons, avec sa cordialité accoutumée. Pour ce qui est d'aller chez le régent, c'est encore plus simple : vous n'avez que deux pas à faire quand vous sortez de la salle du Conseil général. Il suffit d'heurter et la porte s'ouvre le plus simplement du monde.

Aller à la cure est une tout autre affaire. D'abord on ne s'y rend pas, comme ça, tout de go, en bras de chemise, en salopettes ou en tablier vert. Il faut enfiler ses souliers du dimanche, mettre un col et nouer une cravate. Quand la tenue est à peu près convenable, on s'en va jusque devant la grille qu'il faut franchir. Et, voyez-vous, ces grilles de cure ont une peine du diable à s'ouvrir ! Ma parole, il faut prendre la poignée à deux mains et pousser de toutes ses forces. Finalement la porte de fer cède, elle tourne sur ses gonds en grinçant, ce qui fait un bruit de tonnerre et signale votre présence à tout le quartier. Ensuite, vous faites quelques pas sur une allée sablée, vous gravissez trois marches d'escalier et vous voilà, sur la plate-forme, un peu rouge, un peu essoufflé. Vous tirez le pied de biche, la sonnette tinte et son bruit se répercute dans toute la maison. Une minute de silence s'écoule, puis c'est un pas menu qu'on perçoit dans le corridor dallé. Le pas se rapproche et la porte s'ouvre enfin. Une petite bonne en tablier blanc apparaît. Vous la saluez poliment, elle incline la tête et vous dit, avec un pur accent d'outre-Sarène :

— Qui dois-je annoncer ?

Après avoir décliné vos titres — si vous en avez — la petite bonne vous précède dans le vestibule et vous abandonne au bas de l'escalier. Durant son absence, vous avez tout le temps d'admirer le porte-parapluie à moitié vide, le calorifère et son œil rouge ainsi que le beau matou tigré qui ronronne dans son coin et vous jette, de temps à autre, un regard hostile. Enfin, la petite bonne revient et vous introduit.

Si l'attente a été longue, l'accueil n'en est que plus cordial, car Monsieur le Pasteur tient à conserver sa popularité parmi ses paroissiens. Il y